Document generated on 06/02/2025 3:17 p.m.

Voix et images du pays

Rabelais ou l'Amérique : question de méthode

André Belleau

Volume 8, Number 1, 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/600290ar
DOI: https://doi.org/10.7202/600290ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)
1918-5499 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Belleau, A. (1974). Rabelais ou l'Amérique : question de méthode. *Voix et images du pays*, *8*(1), 203–207. https://doi.org/10.7202/600290ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rabelais et l'Amérique : question de méthode

La question du changement dont on discute tant à l'heure présente sous diverses appellations (accélération technologique, seconde révolution industrielle, mutation, etc.) ne devient pas plus simple lorsque écartant les mises en ordre sécurisantes des manuels, on examine de plus près certaines situations du passé. Cet examen, au contraire, invite à une plus grande circonspection.

Nous n'ignorons plus — rétrospectivement — que la découverte de l'Amérique fut une nouveauté capitale.

Dans un monde où le mouvement des idées et des personnes (même au moyen âge) était plus considérable et rapide qu'on ne se l'imagine, on pourrait s'attendre à trouver assez tôt, sinon très tôt, des traces de réaction aux grands voyages d'exploration. Or l'attention ne commença à s'éveiller que vers 1550, plus de deux générations après les découvertes elles-mêmes. Leurs effets sur la pensée de l'époque n'apparaissent qu'au temps de la Contre-Réforme.

En fait, l'incalculable portée de la découverte du Nouveau Monde semble avoir échappé au XVIe siècle dans son ensemble. Atkinson a fait de curieux recensements : « Il y a deux fois plus de livres, dit-il, sur les Turcs et sur l'Em-

pire turc que sur l'Amérique... [1] » Je risque l'hypothèse suivante : le mythe médiéval de la Croisade, encore vivace, a mobilisé à son profit le désir de connaissance du monde très réel à la Renaissance ; les deux éléments ont interféré, avec comme résultat un déplacement de l'objet de la curiosité : un objet ancien (les Turcs) se trouva alors à s'imposer à une curiosité moderne. Parfois, c'est l'inverse qui arrive. Ainsi se mêlent le vieux et le neuf.

Ils se mêlèrent aussi dans les ouvrages de géographie scientifique. Jusque vers le premier quart du XVIIe siècle, ils juxtaposent les légendes et contes hérités du moyen âge aux vérités nouvelles, fruits d'une connaissance plus exacte. Jean Marchand note que « jusqu'au XVIIIe siècle, on a cherché parmi les Canaries l'île mystérieuse où saint Brendan avait vu le Paradis [2] ». Cette île de saint Brendan, précise Jean Delumeau, « on la trouve, située à 5° à l'ouest des Canaries, sur une carte de... 1755 [3] ! »

Alors que le public cultivé se souciait davantage des Turcs que des Indiens, que les géographes professionnels amalgamaient le merveilleux traditionnel et la science nouvelle (ou encore, comme le souligne Lucien Febvre, « quarante ans après la publication en français des voyages de Vespuce continuaient dans leurs livres... à passer sous silence... les deux Amériques [4] »), les humanistes, eux, découvraient la géographie et le monde à la lecture des Anciens. À vrai dire, de *façon générale,* la curiosité nouvelle que l'on constate au XVIe siècle est d'abord et presque exclusivement attribuable aux Anciens. Elle doit peu aux voyages d'exploration et aux découvertes contemporains. Voilà un grand parodoxe...

Je ne sais que conclure. Toutefois, lorsqu'on me presse de me convertir à la mystique du changement, je me surprends à songer à la découverte de l'Amérique et je ne peux surmonter la crainte de me voir embarqué, une fois de plus, pour un voyage chez les... Turcs !

*

* *

1. Geoffroy Atkinson, *les Nouveaux horizons de la Renaissance française,* Paris, Droz, 1935, p. 10. Voir aussi Gilbert Chinard, *l'Exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle,* Paris, les Belles Lettres, 1911, ainsi que Roger Lemoine, *l'Amérique et les poètes français de la Renaissance,* Ottawa, les Presses de l'Université d'Ottawa, 1972, p. 9-36.
2. Jean Marchand, *l'Autre monde au moyen âge,* Paris, De Boccard, 1940, p. IV et V.
3. Jean Deluneau, *la Civilisation de la Renaissance,* Paris, Arthaud, 1967, p. 59.
4. Lucien Febvre, *le Problème de l'incroyance au 16e siècle,* Paris, Albin Michel, 1962, p. 452.

Donc malgré l'abondance des informations très tôt disponibles tant en latin qu'en français et en italien (surtout en italien), les hommes de cette époque mirent beaucoup de temps à s'éveiller à un *nouveau* dont on peut dire qu'il fut capital. Et cet éveil dut passer par le *plus qu'ancien :* Hérodote, Strabon, Plutarque. Autrement dit, c'est grâce à Hérodote, Strabon, Plutarque qu'on finit par prêter l'oreille à Americ Vespuce ou à Jacques Cartier (le « Brief récit » de Cartier, publié en 1545, n'eut qu'une édition et passa à peu près inaperçu [5].)

Contrairement à ce que plusieurs ont prétendu (dont, au Québec, Jacques Ferron [6] et Robert de Roquebrune [7]), un examen attentif des textes allégués du « Quart Livre » révèle que Rabelais ne s'est pas vraiment beaucoup soucié de l'Amérique et du Canada et qu'il n'a pas tiré un grand parti du récit des voyages de Cartier. Il n'y a rien ici qui doive nous surprendre : si au XVIe siècle les livres géographiques font peu de cas des découvertes, la littérature proprement dite, elle, les ignore jusqu'à l'époque de Montaigne ou à peu près. Or s'il y a une exception à cette règle, c'est malgré tout Rabelais. Atkinson est tout à fait justifié d'affirmer : « Seul le génie de Rabelais réussit à combiner, au XVIe siècle, *un peu* de géographie réelle à beaucoup d'autres considérations [8]. »

Voyons d'un peu plus près comment, chez ce témoin privilégié, le nouveau et l'ancien s'articulent.

Au deuxième livre, Pantagruel entreprend un long voyage vers l'Orient pour défendre le royaume de son père Gargantua (l'Utopie.)

Nous sommes dès le début plongés en plein merveilleux médiéval :

> « ... Pantagruel ouyt nouvelles que son père
> Gargantua avait esté translaté
> au pays des Phées par Morgue,
> comme feut jadis Ogier et Artus... »

En plaçant vers l'Orient, lieu privilégié des opérations magiques, le pays de Gargantua et la disparition féérique du Géant, Rabelais ne faisait que se conformer à une tradition.

Or voici — et c'est le deuxième élément — que l'itinéraire suivi par Pantagruel est d'abord celui-là même des marins portugais allant aux Indes : l'archipel de Madère, les Canaries, le Sénégal, le cap de Bonne-Espérance et

5. Voir Julien, Herval, Beauchesne, *les Français en Amérique,* Paris, P.U.F., 1946.
6. Dans *les Lettres nouvelles,* Paris, Denoël, déc. 1966 - janv. 1967, p. 100-108.
7. Lors d'une interview à l'émission le *Sel de la semaine* à CBFT, Montréal.
8. Atkinson, *op. cit.,* p. 103.

Mélinde... Le merveilleux initial ne s'ouvre pas, comme on est en droit d'attendre, sur une géographie légendaire mais sur la nouvelle géographie exacte, résultat des voyages d'exploration.

Cependant, après Mélinde, la géographie exacte fait place de nouveau à l'imaginaire : Meden, Uti et Udem (noms des escales suivantes) sont des transcriptions de mots grecs signifiant RIEN. Mais cet imaginaire n'est plus lié au merveilleux traditionnel : il se situe dans le champ de la création purement littéraire et il s'y présente comme le résultat de l'invention lexicologique consciente.

Enfin, la dernière étape du voyage, le royaume d'Utopie — elle constitue le quatrième élément — ne fait que couronner cette saisie progressive de la matière romanesque par la littérature : la création lexicale (Utopie veut dire nulle part) se double d'une allusion littéraire (le livre de Thomas More).

On peut présenter comme suit les quatre éléments composant le voyage de Pantagruel :

1 — *Le merveilleux médiéval* : la fée Morgane et le pays des fées.

2 — *La géographie moderne* (*et exacte*) : la nouvelle route portugaise des Indes.

3 — *La création lexicale par jeu* : Meden, Uti, Udem.

4 — *La création lexicale par jeu et l'allusion littéraire* : le « port d'Utopie ».

J'aime beaucoup cet exemple. Il a l'avantage de présenter les choses dans une successivité linéaire très nette, à la fois dans le temps et dans l'espace. Or le *nouveau* ici ne réside pas dans le *nouveau* (élément n° 2). Il faut le voir dans la combinaison même d'éléments hétérogènes. Ce type d'ambiguïté (à signe indiscutablement littéraire : voir éléments n° 3 et n° 4) suppose une distanciation très consciente envers les termes qui le composent. Il annonce ce que Garin nomme magnifiquement le « libre et fertile exercice de la réalité [9] ». S'il y a du *nouveau* à la Renaissance, il serait plutôt là.

Le *nouveau,* c'est un truisme, ne peut se saisir que dans la *relation.* Le rapport ici entre un fait de société (les grandes découvertes et leur peu de retentissement dans la conscience collective) et un fait littéraire (l'utilisation des découvertes, si fugace fût-elle, par Rabelais) ne saurait trouver un semblant

9. Eugenio Garin, *l'Education de l'homme moderne,* Paris, Fayard, 1968, p. 72.

de signification que si le fait littéraire est lui-même lié à d'autres faits littéraires dont l'ensemble exige d'être analysé. Et la nouveauté dans la société (l'exploration du globe) correspond chez Rabelais à une nouveauté d'un autre ordre qui serait plutôt l'appropriation de tous les niveaux de réalité par l'exercice du langage.

*
* *

La route du Nord-Ouest (par l'Atlantique nord) qu'emprunte au « Quart livre » l'expédition pantagruéline à la recherche de la Dive Bouteille peut faire l'objet de remarques analogues. Certes, ce choix même révèle que Rabelais savaît pertinemment que l'on tentait déjà de substituer à l'itinéraire portugais des Indes par le sud de l'Afrique un chemin plus court par l'ouest (on croyait que l'Amérique n'était qu'un prolongement de Cathay). Cependant, si on examine les choses de plus près (notamment les caractéristiques des nombreuses escales), on se rend vite compte que la route toute contemporaine du Nord-Ouest chez Rabelais entretient de complexes et profonds rapports avec de multiples données légendaires et merveilleuses héritées du moyen âge. Cet « autre monde » au large de l'Angleterre, c'est également celui dont parlait Plutarque, et que cherchait saint Brendan. En fait, la route du Nord-Ouest (qui fut celle de Jacques Cartier) était également le chemin légendaire de l'enfer et du paradis [10].

*
* *

Ces brèves remarques ne se proposaient, en fin de compte, que d'inciter à la réflexion sur le bon usage du nouveau.

ANDRÉ BELLEAU

10. On consultera avec profit à ce sujet Mikkaïl Bakhtine, *l'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la Renaissance,* Paris, Gallimard, 1970.